



(Ci-devant "LE VRAI CANARD")

CONDITIONS :

ABONNEMENT.

UN AN, ..... 50 Cts  
 SIX MOIS ..... 25 Cts  
 LE NUMERO ..... 1 Ct.

Strictement payable d'avance.

Le Grognard se vend 8 centims la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

10 par cent de commission accordé aux agents pour les abonnements qu'ils nous feront parvenir.

Les frais de port sont à la charge de l'Éditeur

H. BERTHELOT

Bureau : 23, 25 Rue Ste Thérèse

En face de l'Hôtel du Canada

Boite 2144 P. O. Montréal

FEUILLETON DU "GROGNARD"

LA SAPINIÈRE

IV

UNE RESEMBLANCE.

—Oui, dit-elle enfin à demi-voix ce sont les mêmes yeux fiers et doux tous à la fois, le même sou-rire un peu hautain... Il y a des ressemblances vraiment étranges, car après la lettre que j'ai reçue d'Amérique, il y a huit ans déjà, on ne peut douter de la mort du malheureux enfant.

Elle s'assit devant le bureau et retira d'un tiroir soigneusement fermé à clef un paquet de lettres; elle eboisit parmi ces lettres celle qui se trouvait placée sur les autres, la déplia lentement et commença la lecture,

"Montevideo

"Madame,

"Comme vous me le demandez par votre honoree du mois d'avril, j'ai fait prendre des informations relativement à M. Augustin Torté. Le signalement que vous donnez de ce jeune homme convenait effectivement à



A OTTAWA.

BLAKE ET MACKENZIE.—Tant que cette barrière sera là, nous n'arriverons jamais sur ce beau terrain.

SIR JOHN.—Vous avez au moins une dizaine d'années à attendre. Cette barrière est bien solide.

un individu, connu ici sous le nom d'Agostino et qui a séjourné quelque temps dans notre ville. Cet individu a pris une part des plus actives à la dernière insurrection, il a été tué ainsi qu'un grand nombre d'issurgés. Je regrette, vu l'intérêt que vous semblez prendre à ce jeune homme, d'avoir une aussi fâcheuse nouvelle à vous transmettre. Agréez, etc."

Après cette lecture, Mme Vertel resta de nouveau plongée dans ses réflexions. Par la pensée, elle se reportait aux années qui avaient suivi son second mariage, époque si féconde pour elle en douleurs et en tristesses; elle revoyait son mari dans ses accès de mélancolie, ne supportant qu'avec irritation sa présence et n'accueillant ses soins que par

des paroles amères ou par un silence farouche. Elle songeait, non sans quelque douleur, que les derniers mois avaient été pour elle moins pénibles, et que, l'humeur irritable et fantasque de M. Vertel s'étant adoucie, il avait fini par reconnaître son dévouement et par se montrer touché de ses attentions. Il lui semblait entendre encore les recommandations du mourant, relativement autour de son fils qu'il s'obstinait à regarder comme certain. Tous ces souvenirs lointains passaient et repassaient dans son esprit fatigué, et une vague appréhension de l'avenir lui serrait le cœur.

—Ne crains rien, murmura-t-elle en fixant sur le portrait de son mari des yeux brillants de larmes, je n'oublierai jamais les promesses que je fis à ton lit de mort; si ton fils revient un jour,

il trouvera sa fortune et ses biens intacts, je n'en distrairai pas une obole.

Avant de quitter la bibliothèque, Mme Vertel fit une prière fervente, remettant entre les mains de Dieu son avenir et celui de sa fille chérie; lorsqu'elle revint vers ses filles, son visage avait repris sa sérénité accoutumée.

M. Nada vint donc de temps en temps animer les soirées de la Sapinière; le docteur Gamier ayant révélé le talent de l'étranger, il ne put refuser d'apporter son violon, et souvent une partie de la soirée se passait à faire de la musique. Devant Mm Vertel, il conservait une sorte de gêne qu'il ne pouvait réussir à cacher complètement; toutefois il était fort pimable à son regard, et ne laissait passer aucune occasion de

lui rendre ces petits services, ces menues attentions qui déçoient un homme bien élevé. Il agissait de même envers Elisabeth et Marthe; néanmoins il n'était pas bien difficile de voir que son cœur l'entraînait vers la première. En entrant, c'était sur elle que tout d'abord ses regards se dirigeaient quand, dans la conversation, il arrivait, ce qui était assez fréquent, que leur manière de voir s'accordât, il paraissait tout heureux; s'absentait-elle, il semblait distrait, préoccupé, et ne recouvrait sa verve habituelle qu'à son retour. Quels que fussent ses sentiments, jamais il ne lui adressa de ces phrases banales, de ces compliments vulgaires que certains hommes se croient obligés d'employer vis-à-vis la femme qu'ils distinguent: il avait trop de délicatesse d'esprit pour agir ainsi.

Elisabeth avait-elle tout à fait conscience du sentiment qu'elle inspirait?... Elle n'osait ni s'apensentir sur ce sujet ni interroger son cœur: peut-être craignait-elle la réponse. Elle s'abandonnait paisiblement au charme de cette affection dont l'expression, contenue et isolée n'en était que plus pénétrante et plus douce, et, les yeux fermés, elle s'avancait dans cette ère nouvelle sans chercher à en connaître l'issue.

L'automne et une partie de l'hiver se passèrent ainsi; extérieurement il n'y avait rien de changé de la Sapinière, mais il n'en était pas de même dans le cœur de ses habitants; Marthe, jadis si expansive et si gaie, était souvent triste et rêveuse; avec sa cousine, elle n'avait plus le même abandon qu'autrefois; elle la traitait presque avec froideur; la santé de la jeune fille se ressentait de ses impressions, et une pâleur malade remplaçait les roses de son teint. Inquiète, sa mère l'interrogea avec tendresse.

—Je n'ai rien, dit-elle, jamais je ne me suis si bien portée.

M. Gamier, témoin de toutes ces choses, observait. Un jour que